

Henriette Michaud. Dans un livre à la fois vivant et riche en documentation, nous croisons de grandes figures de l'intelligentsia britannique à l'image Virginia Woolf, Bertrand Russell ou Maynard Keynes, et des pionniers de la psychanalyse ; nous assistons à l'introduction de cette nouvelle pratique en Angleterre et à la première édition, qui fait toujours autorité, des œuvres complètes de Freud ; nous sommes aussi témoins du passage sur le divan de Freud de James et Alix Strachey, le couple qui a porté cette *Standard edition* ; enfin, c'est dans tout le climat intellectuel d'une époque que nous plonge l'auteure.

Au début du XIX^e siècle à Cambridge, une élitiste et secrète société étudiante, les « Apôtres », admet chaque année en son sein quelques rares élus. À la fin du siècle, deux d'entre eux, Thoby Stephen (frère de Virginia Woolf) et Lytton Strachey (frère de James), descendants de vénérables et respectables familles anglaises, forment avec quelques autres un groupe d'amis intimes où la vie amoureuse homosexuelle tient une grande place. Quelques années plus tard, leurs parents décédés, les frères et sœurs Stephen quittent leur quartier huppé de Londres pour s'installer dans celui de Bloomsbury, ils y sont rapidement rejoints par les frères Strachey. « À partir de 1904, le quartier de Bloomsbury est peu à peu colonisé par les anciens de Cambridge »... et l'hétérosexualité arrive avec leurs sœurs. « À la rentrée d'octobre 1907 survient un événement : Virginia et Leonard [Woolf], qui habitent alors Hogarth House [...], repèrent dans une vitrine une presse d'occasion à vendre. [...] Ils achètent la presse d'imprimerie et l'installent sur leur table de salle à manger » ; c'est le début de Hogarth Press, la célèbre maison d'édition qui publiera Freud, mais aussi, parmi tant d'autres, Katherine Mansfield ou T.S. Eliot.

Au sein de ce groupe qui cultive un certain entre-soi, James Strachey s'intéresse à la psychanalyse — il l'avait découverte à Cambridge après avoir fréquenté la *Society for Psychological Research* qui étudiait les phénomènes parapsychiques — et, à Bloomsbury, Alix Sargent, jeune Américaine, s'intéresse à James. En 1920, après s'être mariés, ils partent à Vienne, James pour commencer une psychanalyse avec Freud, Alix pour accompagner son époux, mais, elle se retrouvera également, pour soigner un épisode d'angoisse, sur le divan du 19 Berggasse. Sigmund Freud découvre en eux de remarquables traducteurs de son œuvre en anglais, « James est un as », assure-t-il. Tous deux deviendront psychanalystes ; James Strachey sera l'analyste de D. W. Winnicott, connu aujourd'hui pour son objet transitionnel ; Alix introduira Melanie Klein en Angleterre. Puis, après la mort de Sigmund Freud, Ernst Freud, son fils, demandera à Alix et James Strachey de se charger de l'édition des œuvres complètes de son père, une tâche qui les occupera pendant vingt ans, une édition de référence, y compris en langue allemande — « que l'œuvre de Freud retourne en Allemagne via l'Angleterre n'est pas le moindre des paradoxes », souligne Henriette Michaud.

Dans ce livre, nous voyons Freud au travail, dans les conditions difficiles des années vingt, loin des standards imposés plus tard à la pratique analytique ; nous y découvrons toute son anglophilie. Nous suivons le parcours d'Alix et James Strachey, leur histoire familiale, leurs aventures sentimentales, leur engagement freudien ; mais les intérêts de l'auteure ne se limitent pas à la psychanalyse, ou, plus précisément, elle inclut celle-ci, avec les résistances qu'elle provoque, dans la dynamique de l'époque. Nous pénétrons dans le groupe de Bloomsbury, et nous saisissons l'influence qu'il a eue dans le monde intellectuel de son temps.

« Les membres du groupe de Bloomsbury, presque tous éminents, ont imprimé leur marque dans l'histoire culturelle ou politique de l'Europe du XX^e siècle. Lytton Strachey, Virginia Woolf, Vanessa Bell et Duncan Grant, Maynard Keynes, Arthur Tansley, E. M. Forster, Bertrand Russell se sont illustrés, chacun dans son domaine de créativité : artistique, littéraire, scientifique, philosophique, historique. Leur coup de génie a été de refuser les barrières entre les genres. » *Freud*

à *Bloomsbury* n'est pas uniquement un ouvrage qui conte un épisode de la saga freudienne, Henriette Michaud nous fait partager cet idéal, né dans un quartier du cœur de Londres, de refus des barrières, c'est la réussite de ce livre.

Patrick AVRANE

Sylvie SESÉ-LÉGER : *Freud et le féminin. Dora, Sidonie, Hilda et les autres.* (Campagne Première, 19,90 €)

Pour Sigmund Freud, le féminin a toujours contenu une part énigmatique. L'explorateur de l'inconscient pouvait, en reprenant le titre d'un ouvrage de Henry Stanley (le journaliste et explorateur britannique célèbre pour avoir retrouvé David Livingstone), écrire en 1926 : « la vie sexuelle de la femme adulte est bien encore pour la psychologie un *dark continent* » (S. Freud, *La Question de l'analyse profane*, Gallimard, 1985, p. 75). La psychanalyste Sylvie Sesé-Léger fait partie de celles qui veulent éclairer ce mystère freudien. Ses précédents livres, *L'Autre féminin, Mémoire d'une passion*, ainsi que ceux qu'elle a dirigés, *Invention du féminin, Passion amoureuse*, tous parus aux éditions Campagne Première, en témoignent.

Cependant, avec ce dernier ouvrage, *Freud et le féminin*, c'est d'une certaine façon à une exploration de l'explorateur qu'elle nous convie. Pour cela, elle nous entraîne à la découverte des analysants du maître viennois dont l'analyse a donné lieu à publications. Son texte, à la fois documenté et alerte, nous fait rencontrer ces six femmes et saisir ce que Freud entend et n'entend pas dans chacune de ces cures. Nous parcourons ainsi, de 1900 à 1933, la quasi-totalité des années d'exercice de Sigmund Freud avec leurs aménagements cliniques et théoriques. Tous les textes relatant ces cures n'ont pas la même forme, ni le même auteur.

Le cas de Dora, reçue en 1900, sans doute la plus connue, et aussi la plus étudiée, a fait l'objet d'une publication par Freud (*Fragment d'une analyse d'hystérie*), il en va de même pour celui de Sidonie Csillag, habituellement nommée « la jeune homosexuelle » (*De la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine*). Par contre, ce ne sont que les quelques consultations d'une jeune femme restée anonyme qui incitent Freud à publier en 1915 « Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique ». Quant à Elfriede Hirschfeld, « elle lui fit tourner la tête théorique car, tel un caméléon, elle bousculait ses repères. Les traces de cette cure, commencée en 1908, sont disséminées dans les correspondances de Freud avec ses disciples, dans les *Minutes de la Société psychanalytique de Vienne* », précise Sylvie Sesé-Léger qui en retrouve encore des échos dans trois articles écrits entre 1921 et 1932. Enfin, deux autres analyses, celles d'Anna Guggenbühl (en 1921), et de la romancière américaine Hilda Doolittle (1933) n'ont pas été publiées par Freud. Pour la première, c'est sa petite-fille, devenue analyste, qui a fait un livre du journal intime de sa grand-mère (*Mon analyse avec le professeur Freud*, Aubier, 2010), et la seconde a pris elle-même la plume (*Pour l'amour de Freud, Des femmes*, 2010).

Un des grands intérêts de *Freud et le féminin* — *Dora, Sidonie, Hilda et les autres* repose sur cette diversité. Plus encore, pour la première fois, sans doute, l'auteure a collationné l'ensemble de ces expériences de femmes reçues par Sigmund Freud, en s'appuyant non seulement sur les récits publiés, mais aussi sur de multiples textes qui font référence à ces cas. Ainsi, son écrit ne s'adresse pas uniquement aux férus de psychanalyse, c'est aussi toute une époque dans ses relations au féminin qui se dessine. On y lit le rapport de Freud à la féminité, et ce qu'il reconnaissait lui-même de ses difficultés à occuper une place maternelle dans le transfert. On y trouve la prééminence, parfois, de la théorie : « Freud, après s'être avoué dérouter par le cas, retombe sur son socle théorique », ainsi que le montre Sylvie Sesé-Léger au sujet de l'anonyme jeune femme qui contre-

disait la théorie de la paranoïa. On y découvre toute une époque : « c'est aussi à l'essence masculine que l'on pouvait rapporter quelques-unes de ses propriétés intellectuelles, telles que l'acuité de sa compréhension et la froide clarté de sa pensée » (phrase de Freud, au sujet de Sidonie Csillag, citée p. 83), il s'agit de ne pas oublier que ce propos a plus d'un siècle.

« Tout au long de sa pratique analytique, Freud a engrangé ses connaissances sur l'âme féminine ; il s'est laissé influencer, à son corps défendant, sans lâcher son gouvernail, par sa vision du développement de la petite fille destinée à devenir femme. Néanmoins, il admit, sur le tard et non sans réticences, l'existence d'une temporalité et d'une logique ayant leurs propres lois. » Sylvie Sesé-Léger nous accompagne dans le chemin freudien, elle nous fait comprendre aussi combien celui-ci reste une exploration ; le *dark continent* est sans cesse à découvrir, elle nous en ouvre les voies d'accès.

Patrick AVRANE

Yannick COURTEL (dir.) : *Comprendre la psychose avec Henri Maldiney. L'anthropologie philosophique et ses implications dans la pratique psychiatrique* (Jérôme Million, 24 €).

Le titre, selon toute apparence, pourrait effrayer le lecteur profane alors que ce dont il est question dans ces analyses concerne tout être existant. Nous sommes tous « menacés de vertige, de chute, d'écroulement dans l'abîme ». La folie est une possibilité qui nous caractérise. Nous disons (faisons et cherchons sens à travers la parole), allons (nous nous dirigeons, désorientés, sans toujours savoir où), éprouvons (le temps qu'il fait, couleurs, odeurs, celui qui bruit...) : nous sommes êtres *de sens et des sens*. Voués aux sens qui parfois manquent, s'éclipsent, se dérobent. Le monde perd saveur, les mots ressassent les mêmes inanités, nous allons mais pas de chemins où errer, de ports où aborder... La « folie » (Maldiney tout comme Foucault emploie le mot pour éviter de réduire aux catégories médicales ce dont il est question) guette, comme possibilité redoutée, toute présence au monde. « L'inattendu n'est l'étranger de personne » comme dit Roland Kuhn qu'il cite et avec qui il introduisit en français Ludwig Binswanger, fondateur de « l'analyse existentielle » (*Daseinsanalyse*). En tant que philosophe marqué par la phénoménologie et la pensée de Heidegger, la psychiatrie de Binswanger et de Kuhn, Henri Maldiney (1912-2013) aura sillonné en profondeur trois domaines : le langage, l'art selon les versants esthétique-sensible et esthétique-artistique, et la folie. « La folie est pour l'homme "une possibilité sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est" ». Pouvoirs d'un impouvoir sous la menace duquel nous sommes toujours exposés. Ce qui défaille et est mis en question avec la folie n'est rien d'autre que « le monde » et « l'existence ». Notre rapport au monde en jeu dans notre existence se donne fondamentalement comme « style ». Dans la psychose le « style » d'exister qui implique espace, temps, rencontre, déchoit, s'abîme. « Est-ce que j'existe ? » demande à ses psychiatres une patiente. Dans cet état nul événement ne peut trouver lieu, se signifier.

Les études réunies dans ce volume exigent patience et attention de la part du lecteur, les articles des meilleurs connaisseurs de l'œuvre du philosophe (Yannick Courtel, Françoise Dastur, Frédéric Jacquet, André Sauge, Philippe Cabestan, Camille Abettan...) croisent celles de psychanalystes et de psychiatres. Cet ensemble constitue par bien des aspects une excellente introduction à « l'anthropologie philosophique » de Maldiney et donne envie de découvrir ou de relire une œuvre exceptionnelle.

Francis WYBRANDS

Yves FERRATON : *De Monteverdi à Boulez. Vingt-cinq ans de cours d'histoire de la musique à l'Institut de musicologie de Nancy* (Le Parnasse français, Nancy).

En trois forts volumes, au total en près de 3 000 pages, Yves Ferraton nous offre la somme considérable du travail qu'il a effectué à l'Institut de Musicologie de Nancy de 1990 à 2015, et cette somme est révélatrice, de façon plus générale, de l'étendue de la recherche durant un quart de siècle. Pour ce troisième volume Gérard Condé qui a lui-même souvent participé aux travaux de l'Institut de musicologie de Nancy, a donné une importante préface où il retrace l'histoire de cet Institut et souligne son incontestable valeur.

Notons d'abord le caractère démocratique de l'entreprise qui réunit les cours du maître et les travaux des meilleurs de ses étudiants : une vraie équipe, sans que soit marquée une quelconque hiérarchie. Les disciples d'Yves Ferraton ont doublement contribué à cette belle réussite, en lui confiant leurs recherches, et aussi en l'aidant à faire un véritable livre, cohérent, beau à voir, intéressant à lire. Tous ceux qui ont eu la responsabilité d'un ouvrage collectif savent ce que cela représente de difficultés surmontées. Ainsi la parole ne s'envolera plus, la voilà fixée avec la durée de l'écrit, ouverte à de futurs lecteurs.

La variété des sujets abordés est extrême. Depuis Monteverdi, Bach, le rôle du Concile de Trente dans la musique liturgique, jusqu'à la représentation de *Carmen* en Chine ! On y lira des analyses historiques très précises, des études de mythes, des informations multiples sur les musiciens (l'itinéraire de Debussy), sur les œuvres musicales, et aussi sur les grands interprètes, sur les institutions qui permettent l'enseignement et la diffusion de la musique (la création du Conservatoire de Paris), sur les transformations des instruments (l'orgue grâce à Cavaillé-Coll), sur la réflexion philosophique (Adorno). Yves Ferraton et ses disciples nous invitent à la curiosité qui permet les découvertes, ou les redécouvertes, ainsi de Saint-Saëns, après une période de purgatoire. Le dernier mot est laissé à Boulez et à son invité à « une nouvelle poétique, une manière autre d'écouter ».

La tradition de sérieux dans la recherche musicale est fortement marquée à Nancy, elle remonterait à 1870, à une volonté de prouver que l'érudition n'était pas la propriété exclusive de l'Allemagne. Puis vint la réconciliation, avec la collaboration du Goethe Institut.

Ce très beau témoignage de la vitalité musicale à Nancy a cependant une valeur plus générale. Ces trois gros volumes apportent beaucoup à l'histoire de la musique, et ils constituent aussi une histoire de la musicologie : en vingt-cinq ans, elle s'est constituée comme une science de plus en plus exigeante, et dont les territoires sont de plus en plus vastes. On y voit combien est fécond aussi l'apport des sciences annexes, histoire, sociologie, psychanalyse, comment aussi les rivalités entre « grilles de lectures » jadis ennemies (par exemple diachronie contre synchronie) sont totalement dépassées par ces chercheurs à qui on ne peut souhaiter que de poursuivre leur marche sur des voies si prometteuses. Ces trois gros volumes sont un monument imposant tourné vers l'avenir.

Un livre agréable à lire, aussi, d'un genre original, ni dictionnaire, ni « actes » d'un colloque, à la fois plus cohérent et plus varié où l'unité provient de la personnalité, d'un homme, et de l'équipe qu'il a su animer où règnent générosité et désir de transmission. Ajoutons enfin qu'à ce plaisir de la lecture contribue grandement la présentation matérielle : une belle typographie, une grande richesse d'illustrations, et là encore une étonnante variété : aussi bien une partition, qu'une affiche, qu'une photographie.

Béatrice DIDIER